

JEROME ABRANEL

LUCIE AU PARADIS



Jérôme Abranel

Lucie au paradis

© Jérôme Abranel, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6115-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : Tony Bird

Du même auteur

Un cœur pur (roman)

Librinova 2019

(disponible en version numérique, ou sur commande en format papier)

1ère Époque
1959 – 1979

1.

Aux premières notes de la partition, je sortais juste de mon vestiaire avec, sur le bras, le manteau d'une de nos clientes âgées, qui a besoin de mon aide pour l'enfiler.

«Il est temps que je parte, j'ai ma dose de violons tziganes ! Ils ont passé la soirée à tourner autour de ma table ...

— C'est tous les mardis, madame Meyer. Il faut éviter de venir ce soir-là, si vous n'aimez pas !

— J'aime bien, ma petite Lucie, mais, en fin de soirée, je sature. Pas vous ?

— Oh, moi, madame Meyer, je ne m'en lasse jamais. Un couplet nostalgique, et je pleure toutes les larmes de mon corps. Un refrain entraînant, juste après, et j'ai envie de danser et de chanter à tue-tête. Ils peuvent jouer n'importe quoi, je marche à tous les coups !

— C'est pas un peu ce qu'ils font, là, d'ailleurs ? On dirait la marche nuptiale, version gipsy ...

— Ce doit être pour moi. C'est mon dernier soir avant mes congés, je m'en vais me marier !

— Oh, je suis contente pour vous, Lucie. Et vous épousez un gitan ?

— Non, non, pas du tout.

— Un russe, non ? Je dis ça à cause de la grande gigue qui a rejoint les violonistes. Avec son saut à champagne retourné sur la tête, et son poing levé, on croirait Khrouchtchev en train de chanter l'Internationale. Sacré morceau, dites donc ...

— Vous n'y êtes pas du tout, madame Meyer. C'est ma copine Betty qui imite la statue de la liberté. Je prends l'avion pour les U.S.A., demain. Mon baptême de l'air ! Et la première fois que je quitte la France, par la même occasion ...

— Vous êtes sûre que vous n'allez pas à Moscou ? Parce que vraiment, y'a quelque chose ...

— Sûre et certaine, direction New-York. Et après deux jours sur place, je file retrouver mon fiancé en plein milieu du far-west.

— Un américain, alors ? Que fait-il, dans la vie, cow-boy ?

— Non, non, il est français. Il est dans les affaires. Il est parti en voyage avec son associé, en Californie. C'est un grand amateur de westerns. Il rêvait de se marier à Las Vegas.

— Oh ! Votre statue de la liberté vient de sombrer sur les violonistes. Les

pauvres ... Ben dites-moi, Lucie, quel programme !!

— Oui, pour une fille comme moi, à peine majeure, vestiaire dans mon petit cabaret parisien, vous imaginez ? ... J'ai du mal à y croire, tellement je suis heureuse. C'est le paradis.

— Il a bien de la chance, ce jeune homme, d'épouser une perle comme vous, si gentille, si gaie ! Je serais vous, j'éviterai quand même que Miss Khrouchtchev m'escorte jusqu'à Orly, si un agent de la CIA rôde dans le coin ... Bon voyage, Lucie ! Mes félicitations, et tous mes vœux de bonheur !»

*

Trois jours après, je m'apprête à quitter New-York. Impossible de trouver les mots pour décrire cette ville extraordinaire. À côté, Paris semble un petit village. Un petit village ancien, et horizontal. J'ai attrapé le torticolis, à force de regarder les gratte-ciels. J'ai juste le regret de les avoir admirés seule. Initialement, Roland devait me rejoindre, mais il a été retenu à Los Angeles, à cause de Raymond, son associé, qui avait besoin de lui.

La déception ne gâche toutefois pas mon plaisir. Mon baptême de l'air et mes premiers pas en Amérique m'ont procuré des émotions inoubliables. Et là que je m'apprête à repartir, direction le grand ouest et le mariage, je suis aux anges.

Aux premières heures du matin, lorsque je me présente à l'hôtesse pour embarquer, je suis pleine d'assurance. Comme si j'usais de l'avion tel un parigot du métro. Mon vol transatlantique a suffi à faire de moi une passagère aguerrie.

Le petit avion vole suffisamment bas pour que je voie défiler l'Amérique sous mes yeux, comme un tapis qu'on déroulerait sous mes pas. Spectacle magique, à la mesure de ce pays sans limite ni équivalent. Suite à une brève étape à Denver – Colorado, je dois atteindre ma destination finale ce midi. Un aérodrome en construction, à Page, dans l'Arizona.

Au moment où le pilote nous prévient de l'imminence de l'atterrissage, je regarde par le hublot. Je ne vois qu'un désert de terre rouge, des roches découpées net, comme au burin, et un filet bleu qui serpente au fond d'un ravin. Non, voilà, j'aperçois un long ruban de macadam d'un noir uniforme, avec, à côté, quelques rares constructions, bien carrées, entre lesquelles une nuée de pelleteuses se livre à un ballet digne d'une comédie musicale.

Cette piste immaculée, telle une nappe du dimanche, au milieu d'un décor de

western, est un spectacle saisissant. Quoi qu'en disent mes amis cocos, ils sont tout de même forts, ces ricains !

À peine le temps de m'extasier que notre coucou se pose, entraînant sur son passage un Stetson, couvre-chef d'un grand corps dégingandé qui agite les bras en tous sens. Mon Roland, qui accueille mon arrivée. Il est drôle, on dirait un moulin à vent habillé en cow-boy !

Lorsque l'hôtesse nous libère enfin, je bondis sur la passerelle, dévale les marches et saute au cou de mon promis, qui me fait tourbillonner dans l'air chaud et poussiéreux, accrochée à son cou. Je ne vois même plus la carte postale irréaliste qui nous entoure, je n'ai d'yeux que pour lui, son long visage brun, son sourire étincelant et ses yeux rieurs. Près de trois semaines que nous étions séparés l'un de l'autre. Autant dire perpète.

Pas le loisir, malheureusement, de prolonger ad vitam aeternam les baisers passionnés et les étreintes fougueses dont nous rêvons tous deux, l'emploi du temps de la journée est trop chargé pour nous autoriser à traîner. Nous partons pour une longue randonnée en voiture le long de la rivière Colorado, allons admirer le fameux Grand Canyon, avant de filer tout droit sur Las Vegas, où nous sommes attendus en soirée par Raymond, l'associé de Roland, promu demain au rang de témoin de notre mariage.

Page est une ville en train de sortir de terre. Il n'y avait pas âme qui vive dans cet endroit aride il y a encore trois ou quatre ans, avant qu'ils n'entament le remake de la conquête de l'ouest, un siècle après. C'est la construction d'un barrage sur le Colorado qui provoque l'émergence de cette cité. L'ouvrage en question va créer une immense retenue d'eau artificielle, que les américains ont déjà baptisée lac Powell.

Rattrapés par la faim, nous nous sommes arrêtés dans un snack-bar après une heure de route. Roland me joue les guides touristiques entre deux bouchées de steak, qu'il avale gloutonnement. J'ai toujours peur qu'il s'étrangle, vu les morceaux qu'il enfourne. Je me rassure vite. Il est bien assez grande gueule pour y parvenir, tout en continuant à me faire le chapitre. Roland et moi, on a un appétit d'ogre. On bouffe la vie à pleines dents, depuis un an qu'on se connaît. Des affamés. L'amour nous rend boulimiques. On fait projet sur projet, comme s'il n'y avait plus une minute à perdre. Il me résume ses trois semaines de voyage d'affaires en Californie avec Raymond en trois phrases. J'ai à peine le temps de

finir mon assiette, que mon cow-boy préféré est déjà debout, prêt à remonter en selle.

L'établissement où nous faisons halte surplombe la rivière. Ses eaux d'un bleu métallique tranchent avec la roche ocre qui les environne. En arrivant, Roland m'a fait pousser des cris de frayeur, lorsqu'il a garé en marche-arrière la grosse bagnole américaine qu'il a louée. Il a fait patiner les roues pour créer un nuage de poussière, s'est arrêté juste au bord de l'à pic. Un gamin, qui joue à John Wayne en pleine chevauchée fantastique. « T'es has been, Darling ! Kirk Douglas ! il est bien plus bath ! ». Je devrais pourtant le savoir, il m'a traînée trois fois au cinoche voir « Règlement de comptes à OK Corral ». Au passage, il a raison, Kirk est bien plus séduisant que l'autre grand balourd.

En remontant dans la voiture, il joue les gros durs, me débite les répliques marquantes du film, mime les bonds et les déhanchements de Doc Holiday pour éviter les balles qui sifflent lors du grand duel final. Ce faisant, il met le contact. Bien plus préoccupé par les bastos que Doc risque de prendre dans le buffet que par la vitesse qu'il enclenche, il tire brutalement le levier de la boîte automatique. Dans l'instant, notre chignole fait une ruade inattendue qui envoie nos têtes dans le pare-brise. Surprise et à moitié groggy, je ne réalise pas que la voiture s'est mise en mouvement. En marche arrière. Le temps de comprendre ce qui se passe, l'auto a atterri dans la rivière. Elle est en train de couler, et on est coincés dedans.

Mes souvenirs de ce qui suit sont parcellaires. J'ai des images en pointillé, entrecoupées de vides dont j'ignore la durée. En plus, j'ai l'impression de scènes en accéléré. Le fruit de ma panique, sans doute.

La Cadillac s'enfonce dans la rivière, donc. J'essaye vainement d'ouvrir l'énorme portière de cette foutue caisse, mais elle est déjà bloquée par l'inertie de la flotte qui l'entoure. Alors que j'hurle, Roland, assommé par le choc, ouvre un œil. Une large entaille lui balafre le front. Il pisse le sang. Pourtant, il recouvre ses esprits, comprend très vite la situation. De façon réflexe, il dit « les fenêtres ! ». Comme lui, je tourne frénétiquement la manivelle de mon carreau. L'eau s'engouffre à pleines brassées dans l'habitacle, menaçant de nous étouffer. La voiture accélère sa descente. Chacun cherche désespérément à se dégager. Je prends ma dernière respiration. Je vois la main de Roland se tendre dans ma direction. J'hésite un instant à la saisir.